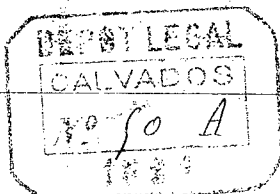


*caen 42090.*



# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE NORMANDIE

3<sup>e</sup> SÉRIE. — 10<sup>e</sup> VOLUME

ANNÉE 1885-86



CAEN

HENRI DELESQUES, IMPRIMEUR-LIBRAIRE  
Successeur de F. Le Blanc-Hardel

RUE FROIDE, 2 ET 4

PARIS, F. SAVY, LIBRAIRE

77, BOULEVARD ST-GERMAIN

—  
1887

## UNE VISITE A MONTEREY

(CALIFORNIE)

Par M. Henri JOUAN

---

Il y a déjà longtemps, pendant le cours d'une croisière sur les côtes de la Californie qui était alors en pleine « fièvre de l'or, » j'ai eu l'occasion de visiter un point situé à quarante lieues de San Francisco, où l'on retrouvait, contrastant étrangement avec l'agitation du nouvel Eldorado, le calme de cette contrée, alors que quelques religieux étaient à peu près les seuls à en savoir le chemin : je veux parler de *San Carlos de Monterey* ou *Monterey* tout court, comme on dit plus communément aujourd'hui. Ce district n'avait pas éprouvé les changements miraculeux des régions aurifères voisines ; au contraire, la recherche de l'or, en portant tout le mouvement dans la magnifique baie de San-Francisco, avait fait grand tort à Monterey qui, auparavant, se glorifiait du titre de capitale des deux Californies. A la fin du dernier siècle, c'était un des points extrêmes atteints par la civilisation sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord, où les navigateurs, assez rares d'ailleurs, dans

ces parages à cette époque, trouvaient à se ravitailler. La Pérouse, qui y relâcha en 1787, nous a laissé de sa visite un récit enchanteur; les missionnaires espagnols le reçurent « comme un seigneur de village arrivant au milieu de ses vassaux, » et un tableau, placé dans l'église, consacra le souvenir de cet événement. C'était alors un pays de promesse où l'on donnait un bœuf sous la simple condition d'en rendre la peau. Cinquante ans plus tard, lorsque les frégates françaises l'*Artémise* et la *Vénus* touchèrent successivement à Monterey en 1837, les denrées de première nécessité y étaient encore, pour la plupart, vendues à très bon marché, et l'on pouvait, moyennant un très léger droit, couper, dans les forêts voisines, autant de bois qu'on en voulait : les choses ne se passent plus ainsi aujourd'hui.

Le système employé par l'Espagne pour s'assurer la possession de la Californie, consistait dans l'établissement d'une série de *Presidios*, enceintes fortifiées dans l'intérieur desquelles étaient réunis l'église, les magasins et les logements nécessaires pour une petite garnison. A chaque Presidio était jointe une mission dont la règle de conduite, à l'égard des populations indigènes, était à peu de chose près la même que dans les fameuses missions du Paraguay. Les établissements religieux de la Californie disparurent dans les révolutions qui séparèrent les colonies espagnoles de la mère-patrie; les religieux dépossédés virent retourner à la vie sauvage le troupeau qu'ils avaient eu bien de la peine à amener aux premiers rudiments de la vie civilisée. Un voyageur français, M. Duflot de Mofras, qui a exploré les deux

Californies de 1840 à 1842, porte à 7,000 le nombre des Indiens vivant encore, à cette époque-là, dans le voisinage des anciennes missions : je doute qu'on y en trouve un seul aujourd'hui. Du reste, les récits de ce voyageur, pleins d'observations dues à de consciencieuses recherches, n'auraient pu donner une idée exacte de la constitution sociale et politique du pays tel que je l'ai vu douze ou treize ans plus tard : ainsi qui aurait pu croire, en voyant ce qu'était déjà San-Francisco en 1855, qu'il n'y avait là, en 1842, qu'un Presidio habité par cinq soldats avec leurs familles ?

Le port, ou, pour parler plus correctement, la rade de San Carlos de Monterey, fut découverte en 1602, et nommée ainsi en l'honneur du vice-roi du Mexique, le vicomte de Monterey. Le Presidio et la Mission furent établis en 1770, mais la petite ville, le *pueblo*, ne date que de 1827. Lors de ma visite, elle ne consistait qu'en maisons en planches ou en *adobes* (briques séchées simplement au soleil, en usage dans une grande partie de l'Amérique espagnole), n'ayant pour la plupart que le rez-de-chaussée, formant deux rues dépourvues de toute espèce de pavage, et où chacun jetait autour de sa maison tout ce qui pouvait le gêner. La population se composait peut-être d'un millier d'individus, presque tous d'origine mexicaine (1). Il n'y avait aucun édifice digne de ce nom ;

(1) On comptait dans la ville une vingtaine de Français qui tenaient, pour la plupart, de petites boutiques de mercerie. Notre venue leur causa un vif plaisir ; depuis douze ans, on n'avait pas vu à Monterey de bâtiments de guerre de notre nation.

l'église du Presidio tombait en ruines, l'enceinte était toute démantelée. Les Américains, installés officiellement à Monterey en 1848 (1), n'avaient apporté aucun changement notable ; tout, au contraire, sentait la décadence. Au temps où les baleiniers fréquentaient en grand nombre le nord du Pacifique, c'est-à-dire il y a une quarantaine d'années, Monterey était un de leurs points de relâche, ce qui y avait attiré un certain nombre de marchands, Américains ou Anglais pour la plupart, et même quelques Français. C'était alors le bon temps ; les récits de quelques voyageurs de cette époque-là font de Monterey un véritable paradis terrestre : abondance des choses nécessaires à la vie, hospitalité sans bornes, société aimable, courses de taureaux, combats de coqs, etc., en un mot, toutes les félicités de la vie paresseuse du Mexique y étaient réunies : tout cela m'a paru bien changé à la fin de 1854.

Monterey, ai-je déjà dit, était un des points de la Californie ayant à peu près conservé leur aspect primitif. Pendant les quelques jours que j'y ai passé, j'ai consacré tous les moments dont je pouvais disposer à explorer les alentours. Il est clair qu'après un séjour aussi court, je n'ai pas la prétention de faire une description bien détaillée du pays ; cependant j'espère que ce que j'en dirai pourra donner une esquisse, une idée générale, d'un point

(1) Par suite de la venue d'émigrants des états de l'Atlantique, les Américains étaient déjà les maîtres véritables depuis plusieurs années ; dès 1842, la bannière étoilée de l'Union avait été arborée sur le fort de Monterey, mais, devant les réclamations du Mexique, le Congrès n'avait pas ratifié cet acte.

intéressant, à beaucoup d'égards, pour les naturalistes.

La baie de Monterey, comprise entre la pointe de Santa-Cruz au Nord, et la pointe des Pins (*Punta Pinos*) (1) au Sud, a une ouverture de vingt milles marins sur un enfoncement de dix milles. Elle est exposée aux vents d'ouest et de nord-ouest, mais il est bien rare que les vents soient assez forts pour mettre en danger un navire muni d'ancres et de chaînes convenables, seulement la houle brise presque toujours avec force à la plage qui borde la baie, et rend le débarquement très difficile, sinon impossible sur la plus grande partie de son étendue. D'un autre côté, le bruit des brisants est souvent utile pour prévenir du voisinage de la terre, au milieu des brumes épaisses qui sont le plus grand ennui des navigateurs sur les côtes de Californie. Les vents du sud et du sud-est sont quelquefois très violents, mais comme ils viennent de terre, le danger qu'ils présentent est bien diminué. La ville de Monterey est à la partie sud de la baie, dans l'enfoncement formé par la Pointe-des-Pins qui s'avance vers le nord-ouest. Cet enfoncement constitue ce qu'on appelle proprement le port de Monterey, très ouvert comme on le voit, mais ce défaut d'abri est racheté par le beau temps qui accompagne le plus souvent les vents du large, et, quand on se rapproche du fond de l'anse, on est assez bien garanti de la houle

(1) Ne pas confondre la Pointe des *Pins* avec la Pointe des *Cyprès*, située à quelques milles plus vers le sud-est.

du sud par la Pointe-des-Pins. Le brassiage, dans le port, varie de 26 à 10 mètres, suivant la distance à laquelle on est de terre. Dans sa partie sud-est, il y a un banc sur lequel on trouve de 10 à 13 mètres, fond de sable et de roches, et qui est indiqué par de grands goëmons flottant à la surface de l'eau. La mer marne, en moyenne, de plus d'un mètre. La déclinaison de l'aiguille aimantée était, en 1854, de 16 degrés environ vers l'est : elle augmente de 20 à 25 minutes par an.

Les terres qui bordent la baie sont relevées aux extrémités, déprimées au milieu. Dans cette dernière partie, le terrain est bas au bord de la mer, dominé en arrière plan par la *Sierra de Santa Cruz* qui commence au cap Buchon et se termine à la Pointe-des-Pins ; lorsque le temps est clair, on l'aperçoit de plus de quinze lieues. Le massif de cette *Sierra*, qui se rattache au *Coast Range*, ainsi que les Américains appellent la chaîne montagneuse longeant le littoral du S.-E. au N.-O., est granitique et schisteux, l'épanchement granitique ayant eu lieu à travers les schistes. Les parties inférieures des montagnes présentent des grès mélangés de divers oxydes et de silicates de fer, tandis que les parties élevées sont souvent couronnées de dépôts calcaires qui apparaissent de loin comme de grandes taches de neige. Les sommets et les rideaux sont fréquemment couverts de bois, en se rapprochant de la mer, les arbres deviennent plus rares.

La Pointe-des-Pins est une projection montueuse, large de cinq milles environ à l'origine, et s'avancant dans le nord-ouest sur une largeur de deux lieues.

Le rivage, peu élevé, est dentelé et bordé de roches granitiques, laissant entre elles de petites anses de sable blanc que je ne puis comparer qu'à du sel finement cristallisé ou à du sucre en poudre. Quelques roches s'écartent au large de la pointe, mais pas assez pour être un danger sérieux pour la navigation, d'autant plus qu'on y a élevé un phare (Latit. N. 36° 38", Long. O. 124° 15"). L'altitude de l'épine dorsale de ce cap, qui tombe en pente régulière des deux côtés, est de 330 mètres à son origine et de 290 mètres à la moitié de sa longueur. Il est presque entièrement couvert de pins qui, à l'extrémité, viennent tout près du bord de la mer.

Parfois, dans le mauvais temps, des fragments d'une sorte de roche siliceuse, ayant la consistance de l'argile presque sèche, et renfermant des coquilles vivantes (des *modiols* très délicates) et des débris de plantes marines, se détachant du fond de la rade; vers le sud, on remarque de petites collines formées de cette espèce de marne. Dans le sud et dans le nord-est de la ville, en suivant les contours de la baie, le sol d'alluvion est aride, sablonneux, entrecoupé de marais salants. Dans ces parties, les pâturages sont maigres et rares, mais on aurait tort de conclure de là à la stérilité du pays. Nous avons ramassé sur des terrains de pauvre apparence, d'où les récoltes avaient été enlevées, de magnifiques épis de froment, et l'on nous a affirmé que, malgré l'imperfection des procédés de culture, les plus mauvaises parties du sol rendent encore au laboureur de trente à quarante pour un. Cette fertilité est due sans doute à l'humidité produite par les brumes fréquentes, car l'eau

douce est rare dans la baie ; les moyens d'arrosage, naturel ou artificiel, y font à peu près défaut ; il n'y a que deux petites rivières presque à sec pendant l'été. C'est un grand ennui pour les navires qui ont à renouveler leur provision d'eau, ces ruisseaux étant à trois ou quatre lieues du mouillage, de plus leur eau est saumâtre jusqu'à une assez grande distance de leur embouchure. On était, lors de notre passage, réduit à l'eau de quelques puits qui était de qualité médiocre. Il eût été facile d'en creuser un plus grand nombre, de rassembler et de conduire à la ville les minces filets d'eau qui descendent des collines, mais on n'y avait pas encore songé.

J'ai dit précédemment que les brumes étaient un grand ennui pour les navigateurs sur les côtes de Californie. Elles sont amenées par les vents d'ouest. Quelquefois, au milieu du plus beau jour, un épais banc de brouillard arrive de la mer comme une avalanche, et à une forte chaleur succède tout à coup une température de 8 à 10 degrés, souvent plus basse, à tel point qu'en plein mois d'août, on serait parfois bien aise d'avoir un bon feu pour se chauffer. Souvent les bancs de brume n'atteignent pas la côte où le temps est clair, tandis qu'il est complètement couvert à deux ou trois lieues au large. On doit regarder la température moyenne d'octobre, 17 degrés, comme la température moyenne de l'année, qu'on peut diviser en deux saisons. Il pleut d'octobre en mars, et le temps est ordinairement sec pendant les six autres mois. A peine tombe-t-il un peu de neige sur les montagnes de l'intérieur. Le climat de Monterey est des plus salubres.

On a enregistré en Californie de nombreux tremblements de terre ; à Monterey, ils n'ont jamais causé de dégâts ; on n'y a même ressenti que de très légères secousses, de sorte que, jusqu'à présent, on ne s'est guère préoccupé de ces phénomènes (1).

La promenade dans les forêts, dont les arbres appartiennent pour la plupart à la famille des Conifères, est facile, ces arbres étant, en général, écartés les uns des autres, et une pelouse, sur laquelle la marche est très agréable, couvrant la terre. On compte en Californie seize espèces de Pins proprement dits. Ceux qui donnent leur nom à la Pointe-des-Pins sont presque tous de l'espèce *Pinus insignis* Douglass : naguère ils couvraient des milliers d'hectares, formant une vaste forêt. Leur taille atteint 35 mètres, mais déjà, à l'époque de ma visite, les beaux sujets étaient rares, on en avait coupé beaucoup, avec un gaspillage incroyable. Un navire avait-il besoin de bois : le capitaine, moyennant un très léger droit, envoyait son équipage abattre les premiers arbres venus. A l'arrivée des Américains, cet abus avait cessé, mais il n'y avait plus d'assez beaux échantillons pour entretenir une scierie. Le bois du « Pin de Monterey », très résineux, était très demandé, dans les premiers temps de l'existence de San-Francisco, pour faire des planchers, des ponts,

(1) Ces renseignements, et ceux qui précèdent sur les conditions météorologiques de Monterey m'ont été donnés par d'anciens résidents, entre autres M. Moerenhout, notre agent consulaire, bien connu par son « *Voyage aux îles du grand Océan*, » et surtout à propos de la « Question Pritchard », à Tahiti, en 1844.

des trottoirs dans les rues (1). Les branches de ce Pin sont peu nombreuses ; le feuillage est dense et d'un vert brillant, l'écorce très épaisse et crevassée.

Dans les lieux humides, on rencontre quelques petits groupes de l'espèce *Pinus muricata* Don, qui a 5 mètres de haut sur un diamètre de 12 à 15 centimètres. L'écorce est rougeâtre et presque unie ; les branches, par groupes de cinq à sept, sont à angle droit avec le tronc ; les feuilles sont plus sombres, plus longues et plus succulentes, que celles du *Pinus insignis*. Ce dernier, dans les terrains humides, n'atteint pas de plus grandes dimensions que le *P. muricata*.

Le « Cyprès de Monterey » (*Cupressus macrocarpa* Hartw.), est sujet à deux grandes variations dans sa taille, suivant les localités ; ainsi, à une lieue de la mer, dans un endroit exposé au vent, on voit, poussant sur des roches à peine désagrégées, des individus n'ayant que 15 ou 16 centimètres de haut, et, néanmoins, portant des cônes parfaits. Ailleurs, à la même distance de la mer, mais à l'abri du vent, les cyprès atteignaient une hauteur de 4 à 5 mètres. A la Pointe-des-Cyprès, située à quelques milles dans le sud-est de la Pointe-des-Pins, il y avait un groupe de sujets très beaux comme forme et comme feuillage, hauts de 15 à 20 mètres, sur une circonférence de plus de trois mètres à la base. Sur cette pointe, ces arbres sont presque constamment enveloppés par

(1) Beaucoup de rues à San-Francisco étaient, dans l'origine, bordées de trottoirs en planches, et très souvent la chaussée était recouverte d'un plancher sur lequel on jetait du sable.

une brume épaisse, et l'humidité qui en résulte est peut-être la cause de leur grand développement.

On rencontre encore, aux environs de Monterey-des-Érables (*Acer montana, macrophylla, circinnata*), des Arbousiers (*Arbustus procera, laurifolia*), des Châtaigniers (*Castanea chrysophylla*), des Coudriers, des Noyers, une espèce de Laurier, ressemblant au Camphrier, qui arrive à des dimensions telles qu'on peut en employer le bois dans la menuiserie, plusieurs espèces de Chênes. L'une d'elles, *Quercus agrifolia* Nees, « Live Oak » des Américains, est remarquable par les différences qui présentent les feuilles sur le même pied, les unes sont entières, les autres profondément dentelées, quelquefois un bord de la feuille a des dentelures tandis que l'autre est entier.

Dans les clairières et à la lisière des bois, poussent une espèce d'Armoise et des Labiées qui rappellent de très près des espèces d'Europe. Toute cette végétation exhale une odeur aromatique très forte, à ce point que, pendant nos promenades, nous en étions presque incommodés.

Un arbuste, la *Yedra* (1), possède des propriétés redoutables. C'est le « Sumac vénéneux », *Rhus toxicodendron*, de la famille des Térébinthacées. Il suffit d'y toucher et même d'en passer à peu de distance pour subir, presque instantanément, une enflûre générale, très grave chez les enfants. « Porter à la bouche une feuille de Yedra, dit M. L. Simonin (*Les Pays lointains*, 1867), peut empoisonner tout à fait.

(1) Ce mot signifie « lierre. » Les Américains de Californie appellent la *Yedra* « poison Oak. »

Le vent « répand quelquefois au loin les émanations  
« de cette arbrisseau malfaisant, et des villes entières  
« se trouvent alors sous le coup d'une épidémie  
« d'un nouveau genre. »

En France, — du moins cela m'a frappé dans les forêts des Vosges, que j'ai maintes fois parcourues — les bois de sapins sont ordinairement silencieux : les oiseaux semblent fuir leur ombrage. Ici, au contraire, une nombreuse population emplumée anime les forêts, au-dessus desquelles on voit planer des rapaces : un Aigle à tête blanche, un petit Vautour et plusieurs espèces d'éperviers. Un d'eux fait-il entendre sa voix sinistre : aussitôt une foule d'oiseaux effarés s'échappent de toutes parts. J'en ai remarqué un, au plumage bleu, qui m'a paru être un Geai, un Merle noir avec une tache pourpre au haut des ailes, un oiseau blanc, à tête noire, gros comme un Pinson, et beaucoup d'autres que je n'ai pu approcher d'assez près pour les reconnaître. Dans toutes les clairières, on rencontrait des « Colins huppés » (*Callipepla Californica*), jolis oiseaux qui se sont rapidement multipliés dans les volières et les faisanderies de l'Europe; très peu farouches, ils offraient une proie facile à nos chasseurs. Dans le voisinage des marais salants, il y avait des Hérons, des Pluviers, des Canards, des Cormorans, tandis qu'au-dessus de la rade, toutes sortes d'oiseaux marins, de grands Pétrels, des Albatros, et surtout des *Alcatrazes*, Pélicans communs sur les côtes occidentales des deux Amériques, décrivaient mille et mille cercles dans les airs, ou, se posant sur l'eau, se laissaient bercer par la houle.

Le « Pétrel géant » de Californie ne m'a pas paru

différer sensiblement de celui de l'hémisphère sud, *Procellaria gigas* Lath. (*Ossifraga gigantea* Gmel., *Quebranta huesos* des Espagnols, *Mother Carey's goose* des marins anglais). Quant aux Albatros, dont nous réussîmes à prendre quelques-uns à la ligne, bien que ressemblant beaucoup à des individus des mers australes, ils appartiennent à des espèces distinctes particulières au Pacifique nord, de la côte d'Asie à celle d'Amérique : *Diomedea brachyura* Temm. ; et *D. nigripes* Audubon. Ce dernier diffère très peu du « fuligineux » (*phæbetria fuliginosa* Gould) de l'autre hémisphère. Le *D. brachyura* ressemble au « Mouton du Cap » (*D. exulans* L.), le grand Albatros du sud, mais il est plus petit et a le bec et les pieds brun noir.

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'endroits où la mer présente autant d'animation qu'à Monterey. Des bandes de marsouins sillonnent les eaux de la rade, des troupeaux de phoques (*Otaria Monteriensis* Gray) (1) se livrent à toutes sortes d'ébats, ou se tiennent en cercle, nez à nez, faisant entendre de joyeux grognements. De quelque côté qu'on se tourne, on est à peu près certain de voir les colonnes de vapeur lancées par des baleines, avec un bruit qu'on a comparé avec raison au son d'un gong chinois. Quelquefois ces monstrueux cétaqués s'élancent tout d'une pièce hors de l'eau et retombent, avec

(1) Outre cette Otarie, on rencontrait encore, il n'y a que peu d'années, sur les côtes de la Californie, un autre Pinnipède, « l'Éléphant marin de Californie » (*Macrorhinus angustirostris* Gill.), aussi monstrueux que son congénère de l'hémisphère sud, mais cette espèce est probablement éteinte aujourd'hui.

fracas au milieu des Marsouins, des Otaries et des bancs de poissons. La plupart sont du genre *Megaptera* des naturalistes, les *Humpbacks* des pêcheurs (1). Comme ils coulent à fond une fois tués, on ne les poursuit guère que dans des baies où, au bout de

(1) D'après le capitaine C. M. Scammon (*Cetaceans of the N. W. Coast. of America*), edited by Edward Cope in » *Proceedings of the Acad. of Nat. sci. of Philadelphia*, 1869. » les *Humpbacks* Californiens sont d'une espèce particulière, *Megaptera versabilis* Cope (*ex* Scammon), ils ont 26 plis à la gorge, leur ventre est tout noir, ce qui les fait différer des autres *Humpbacks* connus qui ont, en général, les parties inférieures du corps d'un blanc éclatant.

D'autres espèces de cétacés fréquentent les côtes de Californie, ce sont, d'après les mêmes auteurs : *Balænoptera velifera*, « Finback » long de plus de 20 mètres. — Un autre « Finback, » *Balænoptera Davidsoni* Cope, long de 9 à 10 mètres, *Sibbaldini sulfurens* Cope, « Sulfur bottom » des pêcheurs, très grande espèce, remarquable par son ventre couleur de soufre. — *Rachianectes glaucus* Cope, « Californian grey, » « Californian ranger, » « Scrag whale » des pêcheurs ; ressemblant beaucoup à la « Scrag whale » de l'Atlantique-Nord (*Balæna gibbosa* des anciens auteurs), et, comme elle, un passage des Balénoptères aux Baleines franches. Poursuivie à outrance depuis quelques années, cette espèce est menacée d'une destruction très prochaine. — *Globiocephalus Scammonii* Cope, « Blackfish » des pêcheurs. — *Orca rectipinna* Cope, *vulgo* « Killer. » — *Orca ater* Cope, « Short finned Killer. » — *Delphinus obliquidens* Gill, « Bottle nose Grampus. » *Detphinapterus borcalis* Peale, « Right whale Porpoise. » — *Delphinus Styx* Gray « Porpoise, » « Marsouin commun. » — *Phocæna vomerina* Gill, « Bay Porpoise. »

La plupart de ces espèces, sinon toutes, sont représentées dans l'Atlantique-Nord par des espèces similaires avec lesquelles elles ont tant de ressemblance, ou, pour mieux dire, dont elles diffèrent si peu, que plusieurs Cétologues se demandent s'il y a réellement lieu de tenir compte de ces différences.

quelques jours, ils reviennent à la surface, alors on les amène au rivage pour les dépecer. A Monterey, cette opération se faisait dans une anse voisine de la ville, et l'odeur infecte des carcasses, qu'on abandonnait après qu'on avait enlevé le lard, n'était pas un des moindres inconvénients de la localité.

La rade est très poissonneuse, mais, comme nous n'avons pas pêché, je ne saurais rien dire des espèces. Un excellent poisson rouge vit en troupes serrées sur le banc de roches dont j'ai parlé, et dont la position est indiquée par de grands varechs, les mêmes qu'on rencontre flottant au large de la côte, et que les vieux navigateurs comparaient à un « oignon monté en graine (1). »

Le rivage est dentelé de petites criques, à l'eau transparente, où se laissent dériver de grandes Méduses pareilles à celles qu'on rencontre au large, et des Physalies de plusieurs espèces. Des Algues variées tapissent la base des rochers sur lesquels, le matin et le soir, les Otaries viennent se poser, prêtes à se laisser choir à la mer à la moindre alerte, et abritent de magnifiques *Haliotis*, richement irisées, et dont quelques échantillons ont plus de 25 centimètres de longueur. Les espèces de coquilles ma-

(1) *Nereocystis Lutkeana* Mertens (?). « *Sea leek* » des Anglais, sans doute d'après l'appellation française *Poireau* ou *Porreau* de mer. Quelques vieux voyageurs français appellent aussi ce goémon *Bambou marin*. Les Espagnols lui donnent le nom de *Porra* ; la ressemblance de ce mot avec *poireau* aura peut-être été l'origine du nom de « Porreau de mer, » quoique *porra* signifie « massue. »

rines de Monterey seraient au nombre de deux cent soixante-trois (1).

Dans mes promenades, je n'ai vu qu'un très petit nombre d'insectes et pas un seul reptile, quoique les animaux de cette dernière classe soient représentés par plusieurs espèces de Lacertiens et d'Ophiidiens (serpents à sonnettes, vipères, et, m'a-t-on affirmé, un Boa, le « Boa Empereur » du Mexique, qui arrive à 3 mètres de longueur), peut-être la chaleur, encore très forte au milieu du jour — nous étions au commencement de septembre — confinait-elle tous ces animaux dans leurs trous.

Lors du passage de La Pérouse, les environs abondaient en gibier de toute espèce : les lièvres (*Lepus californicus* Gray) et les cerfs y étaient très communs ; aujourd'hui, pour chasser ces derniers, il faut aller dans l'intérieur du pays ; nous avons cependant trouvé, dans la forêt de la Pointe-des-Pins, des *bois* qui ne paraissaient pas tombés depuis longtemps. Pendant l'hiver, on tuait en grande quantité des Chats sauvages, des Renards, des Loups et des Ours ; on m'a même affirmé que, quand l'hiver était plus rigoureux que de coutume, on voyait encore parfois des Ours tout près de la ville.

Les Loutres marines étaient communes sur cette partie de la côte d'Amérique au siècle dernier, mais les Espagnols ignorèrent la valeur de leur précieuse fourrure jusqu'au moment où la publication du troisième voyage de Cook vint leur apprendre quel prix

(1) Dall, in « Proceedings of the Acad. of Sciences of California », vol. III, 1867.

de vente elle atteignait sur les marchés de la Chine. A partir de cette époque, ces animaux furent poursuivis avec acharnement; de plus, les Russes des possessions russes de l'Amérique obtinrent l'autorisation de chasser sur les côtes de la Californie, et ils usèrent si bien de la permission qu'ils détruisirent à peu près l'espèce : cependant, à l'époque de ma visite, comme on avait laissé les Loutres tranquilles pendant quelques années, elles commençaient à reparaitre.

L'hôte le plus commun du pays, et en même temps le plus remarquable à cause de ses mœurs, est un rongeur de la taille d'un jeune lapin, que les Mexicains appellent *Ardilla* (Écureuil), et les Américains *Ground Squirrel* (Écureuil de terre) et encore *Prairie dog* (Chien de prairie), quoiqu'il me paraisse différer du « Chien de prairie » de la Louisiane et du Texas, *Arctomys ludovicianus* Say (*Spermophilus ludovicianus* Rich.). On rencontre, d'ailleurs, sur la vaste étendue de l'Amérique du Nord, plusieurs rongeurs qui tiennent de la Marmotte et de l'Écureuil, et se ressemblent beaucoup entre eux, de sorte qu'on est encore loin d'être d'accord sur la valeur des noms qu'on leur a donnés (1). C'est sans doute à l'espèce

(1) D'après J.-A. Allen (*On geographical variation in color among North-American Squirrels, with a list of the species of the American Sciuridae occurring in North-Mexico, in « Proceedings of the Boston Soc. of Nat. History, »* vol. XVI, Boston, 1874). Voici la liste et la synonymie de ces Rongeurs :

*Cynomys socialis* Raf. (*Arctomys ludovicianus* Say; *Arct. la-trans* Harlan; *Arct. Missouriensis* Warden). — *Habitat.* : les grandes plaines à l'est des montagnes rocheuses, depuis le S.-E. du Texas jusqu'aux frontières du Canada ;

*Spermophilus Beecheyi* Rich. « California ground Squirrel » — si toutefois c'en est une bien réelle — que se rapporte le Chien de prairie de Monterey qui, de même que les autres, n'a de commun avec le Chien qu'une sorte de jappement qu'il fait entendre presque sans cesse.

On serait tenté de regarder comme des contes tout ce qu'on dit des Chiens de prairie, si la plus grande partie des faits énoncés n'avait été confirmée par les observateurs les plus dignes de foi. Doués d'instincts de sociabilité très prononcés, ces rongeurs se réunissent en grand nombre et creusent des terriers qui ont jusqu'à 3 mètres d'étendue sur une largeur de 12 à 15 centimètres. La terre enlevée de ces galeries est amoncelée en forme de cône tronqué ; les habitants du souterrain passent la plus grande partie de la journée sur ces tertres, jappant bruyamment comme s'ils faisaient la conversation avec leurs voisins. A l'approche d'un danger quelconque, ceux qui sont le mieux à portée de le reconnaître, donnent l'alarme, et aussitôt toute la communauté de disparaître sous terre. L'emplacement de leurs *villes* est

*Spermophilus Harrisii* Audubon. — *Hab.* : le grand bassin intérieur, Utah, Nevada, Arizona (?) et la Basse-Californie ;

*Spermophilus Beecheyi* Rich. — *Hab.* : partie ouest des montagnes de la Sierra Nevada, depuis la Haute-Californie, en allant vers le Sud, jusqu'à la Basse-Californie ;

*Spermophilus elegans* Kennicot. — *Hab.* : de la base orientale des Montagnes Rocheuses à quelque distance à l'ouest de Fort Bridge ;

*Spermophilus lateralis* Baird. — *Hab.* : les Montagnes Rocheuses en allant vers le Nord (jusqu'au 57° degré de latit. suivant Richardson).

ordinairement un lieu un peu élevé, à l'abri des inondations. Il paraît, du reste, que la rosée suffit aux Chiens de prairie, car ils s'établissent souvent dans des localités où il n'y a ni ruisseaux ni sources, dans un rayon de plus de 30 kilomètres. L'étendue de ces villes est quelquefois surprenante, l'abbé Domenech (*Voyage d'un missionnaire au Texas*) en cite une qui avait 34 kilomètres de longueur, et dont la superficie était peut-être de 830 kilomètres carrés. Les villages que j'ai vus au voisinage de Monterey ne sont pas le moins du monde comparables à cette cité pour l'étendue, cependant la terre, en certains endroits, était littéralement criblée de trous et couverte de petits monticules semblables à de grosses taupinières, sur de très grands espaces. Quand les premiers froids se font sentir, les Chiens de prairie bouchent les avenues de leurs terriers avec des herbes sèches et s'endorment jusqu'au printemps; leur chair a un peu le goût de celle du Lapin.

On rencontre très fréquemment dans les terriers, en même temps que le Chien de prairie, une petite Chouette, et quelquefois aussi un Serpent à sonnettes, qui s'installent sans façon dans ces logements, peut-être au détriment des propriétaires qui les ont construits. On dit pourtant que ces trois animaux, si différents, vivent ensemble en bonne intelligence, et que même ils contracteraient une sorte d'alliance défensive. Il y a là de l'exagération : si le Rongeur demeure très bien en compagnie de la Chouette, qui, elle, vit dans une parfaite quiétude à l'intérieur du terrier pendant qu'il fait sentinelle au dehors, il déloge quand apparaît le Serpent.

Je citerai encore un autre quadrupède, une « Moufette, » le *Zorrillo* des Mexicains, *Skunk* des Américains, *Mephitis mephitis* Baird. Cet animal (peut être des variétés de l'espèce, très voisines entre elles) se rencontre sur toute la côte orientale des deux Amériques et même sur la côte occidentale de la Patagonie (1). Voici ce que dit de celui de Monterey M. Du Petit-Thouars, qui a visité ce port, avec la frégate la *Vénus*, en 1837 :

« Le *Zorrillo* a le poil rude, long et noir, le ventre  
« blanchâtre. Une raie blanche part de la queue et  
« se termine en croix sur la tête. Sa queue est,  
« comme celle du renard, longue et touffue. Cet  
« animal est, dit-on, commun à toute la côte occi-  
« dentale d'Amérique. Il se laisse approcher assez  
« facilement et quelquefois même il se laisse prendre  
« et caresser ; mais, en apparence très doux et très  
« innocent, bientôt cependant il répand une liqueur  
« qui est sa seule défense, et dont l'odeur est si  
« infecte et si âcre qu'il est impossible de la sup-  
« porter sans éprouver des nausées et même des  
« vomissements (2). Les vêtements une fois impré-  
« gnés de cette odeur, ne la perdent que très diffi-  
« cilement et après un laps de temps considérable :  
« souvent on est obligé de les brûler pour s'en dé-  
«arrasser. »

Je puis affirmer, par expérience, qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce qui précède.

(1) Darwin, *Voyage d'un naturaliste autour du Monde*.

(2) Cette liqueur est sécrétée par deux glandes placées près de l'anus.

Les animaux domestiques étaient des chevaux excellents, des pores, des moutons et des bœufs. Ces derniers, la principale richesse du pays, sont de grande taille, très forts et fournissent de la bonne viande. Malgré le grand nombre des vaches, il nous était presque impossible de nous procurer du lait, et, à plus forte raison, du beurre, mais cela tenait beaucoup plus aux habitudes de paresse des habitants qu'au pays lui-même.

Telles sont les principales remarques que j'ai pu faire à Monterey pendant un séjour très court pendant lequel, en outre, j'étais loin de pouvoir disposer de tout mon temps. Ce qui précède est, en conscience, bien peu de chose, mais pourtant il me semble que cela permet de voir quel riche butin un vrai naturaliste aurait pu faire sur ce point, encore peu connu à l'époque où les hasards de ma carrière m'y avaient conduit. Il ne doit plus en être de même aujourd'hui que la « fièvre de l'or » n'absorbe plus toutes les facultés des Californiens, et que San Francisco est la « Reine du Pacifique », non-seulement par son importance commerciale, mais encore par la place qu'y tiennent les sciences et tout ce qui tend à élever l'esprit humain.

M. Bottard donne lecture d'un travail sur les poissons venimeux et les poissons vénéneux :

A propos de cette communication, M. le D<sup>r</sup> Fayel rappelle qu'on emploie avec succès contre la piqure de la Vive l'essence de térébenthine avec laquelle il suffit de laver soigneusement la blessure pour pré-